

B E N J A M I N W O O D

LE COMPLEXE
D'EDEN BELLWETHER

*Roman traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Renaud Morin*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original : *The Bellwether Revivals*.

© 2012, by Benjamin Wood.

© Zulma, 2014, pour la traduction française.

Texte cité en page 154-155: Reproduit avec l'autorisation d'Elsevier Masson SAS.
Mini DSM-IV-TR. Critères diagnostiques.

AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION - (Washington DC, 2000).

Traduction française par J.-D. Guelfi et al., Elsevier Masson SAS, Paris, 2004,
384 pages. Tous droits réservés. First published in the United States
by American Psychiatric Publishing, a Division of American Psychiatric
Association, Washington D.C. Copyright, © 2000. All rights reserved.

Translation of text into French has not been verified for accuracy
by the American Psychiatric Association.

Texte cité en page 424-425: Extrait de *Johann Mattheson: Spectator in Music*
de Beekman C. Cannon, copyright © 1947, reproduit avec l'autorisation
de Yale University Press.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur le *Complexe d'Eden Bellwether*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



Pour ma mère

PRÉLUDE
Juin 2003

Il y eut soudain le hurlement des sirènes, un nuage de poussière au bout de l'allée, et bientôt la pénombre du jardin fut inondée par la lumière bleue des gyrophares. C'est seulement au moment d'indiquer aux ambulanciers où se trouvaient les corps que tout leur parut réel. Il y en avait un dans la maison à l'étage, un autre dans l'ancienne chapelle, et aussi au fond du jardin. Celui-là respirait encore, mais faiblement. Il était sur la berge, dans un nid de joncs couchés, l'eau froide clapotant à ses pieds. Quand les ambulanciers demandèrent son nom, ils répondirent Eden. Eden Bellwether.

L'ambulance avait mis longtemps à arriver. Ils s'étaient réunis sur la terrasse à l'arrière du presbytère pour réfléchir, avant de céder à la panique, sans pouvoir détacher le regard des vieux ormes et cerisiers qu'ils avaient contemplés des centaines de fois en écoutant le bruit du vent dans les branches. Ils se sentaient tous responsables de ce qui s'était passé. Chacun se le reprochait. Ils s'étaient même disputés pour savoir qui était le principal responsable, qui devait se sentir le plus coupable. Oscar fut le seul à ne rien dire. Adossé au mur, il fumait, tandis que les autres se chamaillaient. Lorsqu'il finit par prendre la parole, sa voix était si calme qu'elle les avait réduits au silence.

« C'est terminé maintenant, avait-il dit en écrasant sa

cigarette sur la rambarde. On n'y changera plus rien. »

À peine quelques mois auparavant, ils étaient sur cette même terrasse tachée de résine, à l'arrière du presbytère, à discuter de sujets anodins – les règles du badminton, un film d'Alain Resnais qu'ils avaient détesté, la triste obsolescence de la cassette audio –, tous les six, simplement pour décompresser, alors que le ciel de Grantchester se couvrait de sinistres nuages violacés. Autour de la table de jardin en bois, grattant les coulures des bougies à la citronnelle le long des bouteilles de vin pour viser les moucherons avec la cire durcie, tout était différent alors ; léger, insouciant et facile.

Ils observèrent le premier secouriste s'activer sur la berge, chercher le pouls d'Eden, lui fixer un masque à oxygène sur le visage, poser une perfusion. La voix de sa collègue résonna dans sa radio. « Delta Charlie Delta. Terminé. »

Ils laissèrent partir l'ambulance avec Eden. Ils n'étaient pas en état de prendre une voiture pour les suivre. Ils retournèrent à l'ancienne chapelle au moment où l'autre secouriste retirait ses gants en latex. Elle avait recouvert le corps d'un drap vert que la brise faisait frissonner. « Ne quittez pas les lieux, avertit-elle. La police est en route. »

Pour un mois de juin, la journée avait été très chaude, mais un vent froid s'était levé dans la soirée, balayait à présent le jardin, s'engouffrait par les portes ouvertes. Il soufflait dans les tuyaux cassés du vieil orgue ; un bourdonnement faible et dissonant qu'on entendait par intermittence, avec une parfaite régularité, comme une machine qui aurait trouvé le moyen de respirer.

PREMIERS JOURS

Si un homme commence avec des certitudes, il finira dans le doute, mais s'il veut bien commencer par des doutes, il finira avec des certitudes.

Francis Bacon

Musique de scène

Oscar Lowe dirait plus tard à la police qu'il ne se rappelait pas la date exacte où il avait vu les Bellwether pour la première fois, quoiqu'il fût absolument certain qu'il s'agissait d'un mercredi. C'était par une soirée de fin octobre, à Cambridge ; la lumière plombée de l'après-midi avait décliné bien avant six heures, les avenues pavées de la vieille ville étaient sombres et silencieuses. Il venait de terminer sa journée à Cedarbrook, la maison de retraite sur Queen's Road où il était aide-soignant, son esprit était ralenti, lesté par toutes sortes d'images : le visage sans expression des personnes âgées, la pâleur de leur langue quand elles ouvraient la bouche pour prendre leurs pilules, leur peau flasque quand on les soulevait pour les mettre au bain. Tout ce qu'il voulait, c'était rentrer chez lui, se jeter sur son lit et dormir d'un trait jusqu'au lendemain, où il lui faudrait se réveiller et recommencer.

En coupant par le parc de King's College, il savait qu'il pourrait grappiller un peu de temps sur le trajet. Dans la vieille ville, tout le monde roulait à vélo : les étudiants filaient dans les ruelles étroites avec leurs gros sacs à dos, et les touristes, comme des boules de flipper, allaient de *college en college* sur des bicyclettes de location. À n'importe quelle heure du jour, sur n'importe quel trottoir de Cambridge, on tombait sur quelqu'un qui détachait un vélo

d'un réverbère pour l'attacher au suivant. Oscar, lui, préférait le réconfort de la marche.

Il traversa Clare Bridge et coupa à travers le parc, ses pas rendant un écho mat dans l'allée qui miroitait encore de la pluie de l'après-midi. Tout était silencieux. Les pelouses rases paraissaient étrangement bleues dans la lumière indolente des réverbères ; non loin, de la fumée montait de la cheminée d'un cottage, comme un brouillard. En passant devant la façade de la chapelle de King's, il fit de son mieux pour ne pas lever la tête, car il savait exactement comment il se sentirait alors : comme un intrus, insignifiant et impie. Pourtant, il ne put s'empêcher de regarder le formidable édifice gothique avec ses hauts fuseaux qui piquaient le ciel et ses gigantesques vitraux noircis. C'était le cliché qu'on voyait sur tous les présentoirs à cartes postales le long de King's Parade. Et il l'avait toujours eu en horreur. Vu de près, dans la quasi-obscurité, cet endroit le mettait encore plus mal à l'aise. Ce n'était pas l'architecture qui le troublait, mais l'âge de l'édifice, le poids de son histoire, les membres de la famille royale qui y avaient communié autrefois, tous ces gens austères dont les visages peuplaient maintenant les encyclopédies.

Un office était en cours à l'intérieur. Il entendait déjà le vrombissement sourd de l'orgue derrière les murs de la chapelle, et quand il tourna dans Front Court, le son lui parvint plus fort et harmonieux, jusqu'à ce qu'il se trouve assez près pour en percevoir toute l'ampleur ; un ronronnement grave et rauque. Il pouvait presque le sentir contre ses côtes. Bien loin des hymnes lugubres et assourdissants des messes de Noël à l'école, ou des interprétations maladroitement de *Abide with Me* sur lesquelles il s'était efforcé de chanter aux obsèques de ses grands-parents. Il y avait une fragilité dans cette musique, comme si l'organiste

n'enfonçait pas les touches mais faisait voltiger ses doigts, comme un marionnettiste. Oscar s'arrêta dans le vestibule, juste pour écouter, et lut le panneau près de la porte ouverte : « Office du soir, 17 h 30. Ouvert au public. » Sans même qu'il s'en rende compte, ses pas l'avaient entraîné à l'intérieur.

Il se retrouva cerné de vitraux qui laissaient à peine voir leurs couleurs. Les voûtes en arc semblaient s'étendre à l'infini. Au centre de l'édifice, des tuyaux d'orgue déployés comme des ailes mugissaient au-dessus d'un jubé en bois, et de l'autre côté, l'assemblée attendait à la lumière des cierges. Il trouva un siège libre et observa les choristes qui finissaient de se mettre en place. Les plus jeunes garçons se tenaient au premier rang dans leurs aubes blanches, joyeux et distraits ; les plus âgés, derrière, l'air penaud, tripotaient leurs manches avec ce sentiment de gêne propre à l'adolescence. Quand l'orgue se tut, après un bref silence, le chœur commença à chanter.

Les voix étaient tellement synchronisées et équilibrées qu'Oscar parvenait à peine à les distinguer, elles déferlaient et se retiraient avec le naturel d'un océan. Son cœur s'emballa. À la fin du cantique, le révérend se leva pour dire le Credo. La plupart des gens marmonnaient vaillamment la prière, mais Oscar demeurait silencieux, encore tout entier à la musique. Quand il remarqua la fille blonde un peu plus loin sur son banc, l'assemblée en était déjà à : *Il est assis à la droite du Père...* Elle articulait en silence, à contre-cœur, comme un enfant qui s'ennuie en récitant ses tables de multiplication, et quand elle vit qu'il ne prenait pas part à la prière, elle roula lentement les yeux, comme pour dire « Sortez-moi d'ici ». Le simple profil de son visage l'excitait. Il lui sourit sans être sûr qu'elle l'ait remarqué.

Le révérend citait le livre de Jérémie : *Si tu sépares ce qui*

est précieux de ce qui est vil, tu seras comme ma bouche...

Oscar observait la fille et ses mouvements empruntés, gauches. Pas plus que lui, elle n'avait l'air d'apprécier l'étrange cérémonial de l'église. Au milieu du sermon, elle fit tomber son livre de cantiques d'un coup de genou, interrompant le révérend et, pendant tout le reste de son ennuyeuse leçon, elle joua avec la lunette de sa montre. Elle cessa quand deux choristes au teint pâle entonnèrent un nouveau cantique et que l'orgue reprit.

Les seuls moments où la fille blonde se tenait tranquille, c'était quand le chœur chantait. Sa poitrine se soulevait, ses lèvres frémissaient. Elle paraissait intimidée par la tapisserie des voix, la clarté du son, les harmonies qui enflaient et inondaient l'espace béant au-dessus de leurs têtes. Oscar la vit battre la mesure sur son genou jusqu'à l'*Amen* final. Le chœur s'assit et le silence, tel un parachute déployé, descendit dans la chapelle.

À la fin du service, l'assemblée sortit au compte-gouttes selon l'ordre établi : d'abord le chœur et le clergé dans une procession de blanc, ensuite l'assistance. Oscar espérait pouvoir suivre la fille jusqu'à la porte, s'approcher assez pour l'aborder, mais il se retrouva coincé entre un groupe débattant des mérites du sermon et un couple de Français qui s'interrogeaient à voix basse en consultant leur guide pour savoir comment rentrer chez eux. Quand il cessa d'entendre ses petits pas traînants, elle avait disparu. Des touristes les avançaient lentement le long des bas-côtés, enfilant leurs blousons et rangeant leurs appareils photo ; deux jeunes enfants dormaient dans les bras de leur père, tandis que leur mère leur essuyait les doigts avec des lingettes. Oscar ne voyait la fille nulle part. En sortant, il déposa un peu de monnaie sur le plateau de la quête, et le révérend lui adressa un « Merci, bonne soirée ».

Dans le vestibule, l'air semblait plus froid, plus vif, les ténèbres avaient entièrement enveloppé la ville. Oscar sentit une fatigue familière et écrasante retomber sur ses épaules. Il releva son col pour affronter la nuit. C'est alors, tandis que la foule se dispersait devant lui, qu'il l'aperçut dans l'obscurité, adossée aux pierres grises de la chapelle.

Elle lisait un vieux livre de poche, inclinant les pages vers la lumière indirecte du vestibule, tenant délicatement de l'autre main une cigarette au clou de girofle. Ses lunettes étaient trop grosses pour son visage ; carrées avec des angles arrondis, comme de grandes diapositives. Au bout d'un moment, elle leva les yeux de son livre et sourit.

« S'il y a un truc à savoir à propos des églises, dit-elle, c'est qu'il faut repérer les issues. Comme dans un avion. Faut pouvoir sortir. En cas d'urgence. »

Son accent était distingué, impeccable, un modèle pour cours de diction ; mais il y avait aussi quelque chose de heurté dans sa façon de parler, comme si elle s'efforçait de rendre ses phrases rugueuses (son « Faut pouvoir » sonnait bizarrement).

« Je tâcherai de m'en souvenir la prochaine fois, dit Oscar.

— Oh, je ne pense pas que tu reviendras de sitôt. Trop de Jérémie, pas assez de chœur. Je n'ai pas raison ? »

Il haussa les épaules.

« Si, c'est un peu ça.

— Enfin, je te comprends. Ils ont frisé la perfection ce soir. Le chœur, je veux dire. » Elle lui tendit son paquet de cigarettes, il déclina d'un mouvement de tête. « Parfois les chefs de chœur ne sont pas concentrés et leur sens du rythme en pâtit, mais ce soir, ils étaient vraiment à ce qu'ils faisaient.

— Oui, j'ai trouvé aussi. »

Comme Oscar s'était approché, elle l'étudia d'un rapide

coup d'œil. Il se demanda si elle verrait dans son visage ce que lui-même voyait dans le miroir de la salle de bains chaque matin ; des traits réguliers, ordinaires, qui pouvaient vaguement passer pour séduisants, un nez en pente douce sur lequel l'eau ruisselait quand il pleuvait, la mâchoire étroite héritée de sa mère. Il espérait qu'elle ferait abstraction de ses vêtements de travail : le blouson en cuir fatigué qu'il portait sur sa tenue d'aide-soignant, et les tennis grisâtres passées tant de fois au lave-linge.

« Tu es sûr de ne pas vouloir une cigarette ? Je déteste fumer seule, c'est déprimant. » Elle souleva le livre de poche dont elle examina la couverture. « Et Descartes ? On pourrait le fumer. De quoi se rouler un bon gros cheroot. » Elle le referma d'un coup sec avant qu'Oscar ait pu répondre. « Oui, tu as raison. Descartes serait sûrement un peu raide. Du genre qui reste sur l'estomac... » Il y eut un moment de silence. Elle tira à nouveau sur sa cigarette.

« Alors, tu as un nom ?

— Oscar.

— Os-car. C'est sympa. »

Elle scanda son nom dans la nuit, y réfléchit, comme si elle le voyait défiler dans le ciel, sur une bannière tirée par un aéroplane.

« Eh bien, Oscar, ne le prends pas mal, mais ça n'a pas vraiment l'air d'être ton truc, l'église. Je t'ai observé... tu ne connaissais pas un fichre mot des cantiques.

— Ça se voyait à ce point ?

— Oh, ce n'est pas un crime. Je ne suis moi-même pas exactement saint François d'Assise.

— À vrai dire, je suis entré un peu par hasard. À cause de la musique, le son de l'orgue. Je ne saurais pas vraiment l'expliquer.

— Pareil pour moi. » Elle souffla une autre volute sur le

côté. « Mon frère est l'organiste assistant. C'est lui qui jouait ce soir. Je lui colle aux basques.

— Vraiment ?

— Vraiment. Je ne prendrais pas la peine de mentir pour ça.

— Eh bien, c'est le meilleur organiste que j'aie jamais entendu. Tu pourras lui dire de ma part.

— Oh, il n'a pas besoin d'encouragements supplémentaires, dit-elle en riant. Sa tête va enfler comme un zeppelin quand je lui dirai que tu es entré uniquement pour la musique. Il s'en attribuera tout le mérite. J'aime énormément mon frère, mais je crains qu'il soit dépourvu du gène de l'humilité. »

Oscar sourit. Derrière elle, il apercevait Gatehouse, sa silhouette semblait presque se découper sur la lueur jaune des lampes de la loge du portier.

« Tu dois être en troisième cycle, dit-elle en reposant vivement les yeux sur lui. Les thésards, je les repère à cinquante mètres à la ronde. Vous portez tous des blousons en cuir trop grands et des chaussures de sport.

— Désolé de te décevoir.

— Bon, d'accord... postdoc alors. Mon radar est éteint.

— Je ne suis pas du tout étudiant.

— Tu veux dire que tu n'es pas d'ici ? demanda-t-elle comme si elle n'avait jamais rencontré de personne étrangère à ce lieu vénérable. Mais tu as l'air tellement...

— Tellement quoi ?

— Sérieux. »

Il ne savait pas s'il s'agissait d'un compliment ou d'un reproche.

« Alors comme ça, tu es déjà un membre à part entière de la société, poursuivit-elle. Je parie que tu payes des impôts et tout. Tu as quel âge ? » Elle porta la cigarette à

sa bouche, la laissa suspendue à ses lèvres. « Je suis désolée. Je sais que c'est impoli de poser la question, mais tu dois être à peine plus vieux que moi. Parfois je n'arrive pas à concevoir qu'on peut faire autre chose qu'étudier, ici.

— J'ai vingt ans.

— Tu vois, je le savais. »

Elle n'était pas dans le genre des filles qu'Oscar avait fréquentées jusque-là : des adolescentes fortes en gueule qui jacassaient sottement à l'arrière du bus et encombraient les couloirs enfumés des night-clubs le week-end, dont il avait goûté avec une froide déception les baisers alcoolisés sur des terrains de sport sombres et déserts. Elle avait du chien – cela s'entendait à sa voix –, et il aimait la façon dont elle le considérait ; avec curiosité et sans a priori. Il y avait de la profondeur chez elle, il le sentait. Une forme d'intelligence effrontée.

« Je travaille dans un endroit appelé Cedarbrook. C'est une maison de retraite, lui dit-il. Mais je ne suis pas à plaindre, je sais lire, écrire et tout.

— Te plaindre ? Je t'envie, oui. Cedarbrook. Ce ne serait pas cette ravissante vieille bâtisse sur Queen's Road ? Avec une magnifique glycine sur la façade ?

— Oui, c'est bien là.

— Eh bien, celui qui fait fleurir cette glycine comme ça chaque printemps mériterait une médaille. Je passe devant à pied assez souvent, juste pour admirer les jardins.

— En ce qui concerne la glycine, je n'y suis pour rien. Ce n'est pas mon rayon. Mais je transmettrai le compliment. »

Elle baissa les yeux sur le bout éraflé de ses chaussures noires en faisant pivoter ses chevilles vers l'extérieur.

« C'est mon petit coin du monde à moi, ici. Je suis une fille de King's. Médecine, deuxième année.

— Il doit falloir bûcher.

— Ce n'est pas si terrible. Pas tout le temps. »

Oscar ne pouvait qu'imaginer la façon dont elle vivait. Il était à Cambridge depuis assez longtemps pour connaître les horaires de travail des étudiants, qu'il apercevait derrière les fenêtres des bibliothèques tard le soir, l'œil rougi, le cheveu en bataille. Il en savait cependant aussi peu sur leur vie de tous les jours qu'eux-mêmes sur les intrigues quotidiennes de Cedarbrook. Ce qui se tramait derrière les portes closes des *colleges* demeurait pour lui un mystère. Mais il savait qu'il valait mieux se trouver dans un environnement pareil, passer à pied en imaginant les conversations élevées qu'on y tenait, que dans un endroit comme chez ses parents, où les discussions n'avaient aucun intérêt et où les seuls repères étaient les centres commerciaux.

Lorsqu'il lui demanda son nom, elle répondit :

« Iris, comme le genre botanique. » Il eut un petit rire, une brève expulsion d'air par le nez, mais qui suffit à la faire reculer. « Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— La plupart des gens diraient juste comme la fleur.

— Eh bien, je ne suis pas la plupart des gens. Je ne vais pas prétendre que c'est comme la fleur alors que je sais parfaitement qu'il s'agit d'un genre. Et je vais te dire autre chose. » Elle s'interrompit pour respirer un grand coup : « Je sais exactement quelle variété je suis. *Iris filifolia*. La plus difficile à cultiver.

— Mais qui en vaut la peine, j'en suis sûr. »

Elle le regarda avec fierté, les lumières des bâtiments universitaires se reflétaient sur les verres de ses lunettes. Oscar avait les paupières lourdes de fatigue, mais aucune envie de s'en aller. Sa place était ici, à parler à cette étrange et jolie fille, avec son parfum de clou de girofle mêlé de bergamote et son Descartes. Il aurait aimé faire durer ce

moment le plus longtemps possible, le distendre jusqu'à ce qu'il se brise.

« Écoute, ça peut paraître un peu, tu sais... », dit Iris en laissant sa phrase en suspens. Elle se gratta le côté du bras et lui jeta un regard. « C'est juste que mon orchestre de chambre donne un récital cette semaine, à West Road. Si tu ne fais rien dimanche soir, est-ce que ça te dirait de venir ? On a vraiment besoin de tous les soutiens possibles. »

Il lui fallut moins d'une seconde pour se décider.

« Oui, d'accord. J'y serai. »

— Tu n'auras aucun mal à trouver un billet sur place, crois-moi », dit-elle. Puis, pour une raison qui lui échappait, elle éclata de rire.

« Quoi ? »

— Non, rien... Tu vas vraiment venir ?

— Oui.

— Comme ça ?

— Oui.

— Mais tu ne sais pas ce qu'on vaut. Je ne t'ai même pas dit de quel instrument je jouais. Je suis peut-être la pire tromboniste du monde, si ça se trouve.

— Je n'ai rien d'autre à faire ce soir-là. Et si ton frère est organiste assistant, tu ne peux pas être si mauvaise.

— Quel esprit de déduction, persifla-t-elle. Sais-tu au moins ce qu'est un organiste assistant ?

— Non, mais ça a l'air important.

— Au sein du *college*, oui. Dans le monde réel, non. » Elle lui expliqua que tous les deux ans, King's College accordait deux bourses d'études. La concurrence était féroce parmi les étudiants et, en général, on désignait un première et un troisième année. Son frère était l'un des rares étudiants dans l'histoire du *college* à avoir obtenu cette bourse à deux reprises. « Une personne normale s'épargnerait tout tracas

supplémentaire pendant sa dernière année, mais il est comme ça, mon frère. Il est atypique. » Il revenait aux organistes assistants d'accompagner les offices à la chapelle une semaine sur deux. Ils secondaient également le Directeur de la Musique dans ses fonctions. « Si le Directeur est indisponible pour une raison ou une autre, l'organiste assistant doit diriger le chœur. Ce qui n'arrive presque jamais, cependant. Peut-être une fois par an. Mon frère vit dans l'attente qu'il arrive quelque chose d'horrible au Directeur, mais il est solide comme un bœuf », conclut-elle en écrasant sa cigarette sur la descente de gouttière. « En tout cas, je serais très contente de te voir dimanche, si tu veux toujours venir.

— Toi aussi, tu es organiste ?

— Moi ? Mon Dieu, non. Je joue du violoncelle », soupira-t-elle comme si on lui avait mis dans les mains un instrument auquel elle ne portait aucun intérêt. Comme si un beau jour en cours de musique, tous les triangles et tambourins ayant été distribués, le professeur lui avait tendu un gros morceau de bois en disant : *Tiens, joue de ça en attendant que je te trouve mieux.* « Je n'ai pas beaucoup travaillé ces derniers temps. Pas les morceaux du récital.

— Pourquoi ça ?

— Parce que je suis déjà trop occupée avec mes cours de médecine.

— Je comprends.

— Et pendant mon temps libre, je lis ce genre de trucs, dit-elle en soulevant son livre. Parce que mon frère me rabâche qu'il faut le faire. Je dois être maso. *Les Passions de l'âme.* Dis-moi franchement : est-ce que je suis en train de gâcher ma jeunesse ? Est-ce que je ne devrais pas plutôt me soûler comme tout le monde ?

— Ce serait la gâcher encore plus, à mon avis. »

Le visage d'Iris se détendit.

« Mon problème, c'est que je me laisse trop facilement distraire. Faut toujours que je fasse plusieurs trucs à la fois.

— Tu es une chasseuse de papillons.

— Quoi ?

— C'est ce que mon père dirait de toi.

— Eh bien, ça a le mérite d'être plus gentil que hyperactive. Il doit être plus patient que mes parents. »

Oscar se contenta de hocher la tête. C'était étrange d'entendre quelqu'un dire du bien de son père, car il pensait rarement à lui en termes positifs. Il se rappelait seulement ses vacances scolaires passées pour l'essentiel sur des chantiers détremés par la pluie, à monter des plaques de plâtre dans des escaliers étroits, et tous les week-ends perdus à bourrer des murs d'isolant, à remplir des bennes de gravats. Il se rappelait l'amertume dans la voix de son père quand ils se disputaient en travaillant : « Vas-y donc. Laisse-moi. Je le ferai moi-même. Tu as toujours mieux à faire ailleurs, hein ? Un chasseur de papillons, voilà ce que tu es. »

Ce n'était pas de la patience, Oscar le savait, mais une sorte de dureté chargée de ressentiment.

Quand il se retourna vers Iris, elle avait déjà porté son attention ailleurs. Elle avait repéré quelque chose par-dessus son épaule, elle arrangea son écharpe, tapota son manteau, s'apprêtant à partir. À ses pieds, son mégot de cigarette. « Mon frère est là, dit-elle. Je ferais mieux d'y aller. »

Oscar entendit le cliquetis léger d'une roue à rayons et, pivotant sur lui-même, aperçut un jeune homme pousser un vélo de course Peugeot rutilant, la dynamo éclairant le chemin d'une lumière stroboscopique. Son pantalon en velours côtelé était retroussé sur ses chevilles, et une masse de cheveux ondulés débordait de son casque. Il y avait quelque chose de disgracieux dans la façon dont il portait

son blazer rayé, les épaules et les coudes proéminents sous le tissu, comme un drap jeté sur une table à l'envers.

« Une seconde », lui lança-t-elle. Elle ôta ses lunettes et les enfonça dans la poche poitrine de son manteau. Ainsi, son visage était plus harmonieux. « Tiens, dit-elle, en lançant le Descartes à son frère. Tu diras ce que tu voudras sur la philosophie française, mais ça ne vaut pas un clou quand on lit dans le noir. »

Il rattrapa le livre et le fourra dans sa poche arrière. « Je ne te laisserai pas t'en tirer si facilement. Tu le récupères demain à la première heure. » Il dévisagea Oscar comme s'il expertisait une antiquité.

« Tu es avec un ami ?

— C'est Oscar. Nous avons papoté, comme dirait Yin.

— Ah oui ? À quel propos ?

— La religion, les fleurs... toutes les grandes questions.

— Je vois.

— Est-ce que toi tu savais que l'iris était un genre botanique ? », demanda-t-elle.

Son frère haussa un sourcil.

« Je pense que je le savais déjà *in utero*. » Il cala le cadre de son vélo contre son genou, se pencha pour tendre une main fine à Oscar. « Si on attend qu'elle nous présente, on va y passer la nuit. Je m'appelle Eden. » Sa poigne était solide, impitoyable. « Merci de lui avoir tenu compagnie.

— Le plaisir était pour moi », répondit Oscar. Il n'arrivait pas bien à distinguer le visage d'Eden, en partie masqué par l'ombre des flèches de la chapelle, mais sa peau avait la texture d'un coquillage, lisse et néanmoins pleine d'imperfections.

« C'était vraiment toi qui jouais ? Je n'ai jamais entendu un orgue sonner aussi bien. »

Eden leva les yeux au ciel.

« Oh. Eh bien, merci. Je fais de mon mieux.

— Mais tu ne pourrais pas sauver son âme, fit remarquer Iris. Il est athée. » Elle se percha en amazone sur la barre du vélo, enlaçant son frère d'un bras et l'embrassant tendrement sur la joue : « On y va ? »

Eden réagit à peine à son baiser.

« Oui, allons-y, dit-il, avant que les appariteurs ne me surprennent sur cet engin. On m'a déjà défendu de venir à vélo.

— Je ne comprends pas pourquoi tu tiens tant à faire du vélo. Prends un taxi.

— C'est devenu une sorte de bras de fer. Le premier qui cède perd la partie. Je ne peux pas me le permettre. » Eden baissa la voix pour glisser un mot à l'oreille de sa sœur, qui lui donna une tape sur le bras en riant, par jeu. « Tais-toi donc, fit-elle. Ne dis pas ça. » Puis, d'une laborieuse impulsion des jambes, Eden se mit à pédaler.

« J'ai été heureuse de faire ta connaissance, Oscar, dit Iris.

— Oui. Moi aussi.

— À dimanche.

— Oui. Dimanche. »

Il fallait les voir, tous les deux : Eden qui donnait de grands coups de pédale uniquement pour maintenir le vélo en position verticale, et Iris qui étendait ses longues jambes à quelques centimètres au-dessus du sol. Alors qu'ils approchaient de Gatehouse, elle cria quelque chose dans la lumière brumeuse du réverbère, mais Oscar ne parvint pas à l'entendre.

Le Dr Paulsen dormait dans le fauteuil en cuir près de la fenêtre. Sa tête ballait sur son épaule, comme une grosse laitue, le soleil éclairait peu à peu son visage. « Comment va-t-on ce matin ? », demanda Oscar. Il prit un coussin sur

le lit et attendit que le vieil homme se réveille. Il était plus de neuf heures, et il savait que le Dr Paulsen voulait qu'on le réveille ; à la différence des autres résidents, il ne se satisfaisait pas de passer la journée à dormir. Il n'aimait pas perdre son temps devant la télévision, ni mettre la semaine à assembler les pièces d'un puzzle pour reconstituer une photo de paysage ensoleillé prise dans un pays étranger qu'il n'était plus en âge de visiter. (« Je n'ai jamais compris le concept du puzzle, avait-il déclaré un jour. L'image est déjà sur la boîte, où est le mystère ? ») Sa chambre était très différente de celle des autres : inondée de lumière, remplie de meubles et de livres, et l'odeur d'urine était moins prononcée qu'ailleurs dans le bâtiment. Oscar attribuait cela au soin particulier que les aides-soignants mettaient à vider son pistolet ; le vieil homme se montrait tellement froid envers la plupart d'entre eux qu'ils étaient terrifiés à l'idée d'en renverser une goutte.

Le Dr Paulsen releva la tête, des filets de salive accrochés au menton.

« Oh, c'est toi, dit-il en regardant Oscar, les yeux humides. C'est déjà l'heure ? Je faisais un rêve merveilleux où... enfin, je rêvais. Je crois qu'il y avait Rupert Brooke. Quelqu'un se baignait nu dans la Cam. Si j'avais trente ans de moins, j'aurais trouvé cela tout à fait excitant. »

Oscar plaça l'oreiller sous sa nuque.

« Vous descendez pour le petit déjeuner aujourd'hui ? Ou est-ce qu'on reste dans son coin ?

— Je n'ai pas décidé, répondit Paulsen en se redressant dans son fauteuil. Plus je regarde ces quatre murs, plus je me sens comme Edmond Dantès, victime héroïque de l'injustice. » Il observa Oscar en plissant les yeux. « Tu es bien guilleret ce matin. Quelle mouche t'a piqué ?

— Aucune.

— À d'autres. Tu as eu une augmentation ?

— Non.

— Tant mieux. Le loyer est déjà exorbitant. »

Oscar sourit. En soufflant, il souleva Paulsen par les coudes et, une fois celui-ci sur ses jambes, il dit : « En fait, j'ai plus ou moins rencontré quelqu'un hier soir. Une fille.

— Passe-moi ma robe de chambre, tu veux ? Le temps que je digère cette information. » Oscar décrocha le peignoir en soie de la patère et lui présenta les manches. Lentement, Paulsen passa les bras et, de ses doigts noueux, arthritiques, attacha le cordon à grand-peine. « D'accord, faisons comme si cette fille imaginaire était réelle. Parle-moi d'elle. Je vais te faire plaisir un moment.

— Oh, elle est tout ce qu'il y a de plus réel.

— Sois plus convaincant. »

Oscar tâcha de décrire Iris dans les moindres détails ; le blanc brillant de ses yeux, son odeur de tabac, le drapé délicat de ses cheveux sur sa nuque. Quand il lui dit qu'elle lisait Descartes et étudiait à King's, le vieil homme l'interrompit :

« Tous les signaux d'alerte clignotent à présent. Mais continue. Dis-moi que tu as son numéro de téléphone.

— Je ne suis pas allé aussi loin.

— Tu es désespérant. Heureusement qu'elle est imaginaire. »

Le Dr Paulsen était le seul résident de Cedarbrook à qui Oscar pouvait parler. Il était né à Oxford, mais avait été professeur de lettres à Cambridge et chargé de cours à King's College pendant plus de trente ans. Il avait toute une bibliothèque, des éditions reliées rangées par ordre alphabétique d'auteur sur des étagères en bois sombre. Il y avait plus de livres dans sa chambre que n'importe quoi d'autre, en fait ; plus de romans, de recueils de poésie et d'antho-

logies que de rayures sur le papier peint. Il défendait aux autres aides-soignants d'y toucher, mais autorisait Oscar à lire en sa compagnie et, depuis un an, il lui permettait même d'en rapporter chez lui, à raison d'un à la fois.

Ils se comprenaient. Oscar était le seul membre du personnel à respecter son besoin d'intimité. Les autres essayaient de le forcer à se montrer sociable ; ils lui gardaient une place à la table du dîner et, repas après repas, se demandaient pourquoi il refusait de descendre. Il pouvait se montrer sombre, caustique, voire carrément grossier. Mais Oscar, qui travaillait à Cedarbrook depuis plusieurs années, avait appris à passer outre les mouvements d'humeur de Paulsen, parce qu'il le savait capable d'une vraie gentillesse. Et il apprenait tellement de lui, rien qu'en lisant les livres qu'il lui prêtait. Au cours des six derniers mois, il avait lu des romans de Graham Greene, de Herman Hesse, toutes les nouvelles de Gianni Celati, Katherine Mansfield, Frank O'Connor, Alexandre Soljenitsyne, et des essais de George Orwell. Dire qu'il avait presque oublié combien il aimait lire, cette cadence particulière des mots quand les yeux passent dessus. Ses parents étaient du genre à avoir une bibliothèque, mais sans aucun livre. Ils ne comprenaient pas le plaisir de la lecture et n'avaient jamais considéré qu'il faille l'encourager. Pour eux, les livres étaient facultatifs, un truc que des professeurs de lettres débraillés imposaient aux enfants à l'école. Oscar avait été élevé dans l'idée que s'il restait dans sa chambre plongé dans des histoires et des mondes imaginaires, c'était qu'il n'appréciait pas la vie qui était la sienne, tout ce pour quoi ses parents avaient travaillé dur, comme la télé, le magnétoscope et le jardin fraîchement engazonné. Quand il le voyait lire, son père lui demandait si ça allait, s'il se sentait bien, et ce qu'était devenu cet ami venu un jour prendre le thé.

Dans le lotissement de ses parents, à Watford, la vie était plus simple si on ne lisait pas. Alors il s'était efforcé de ne pas en avoir envie.

Mais depuis que le Dr Paulsen l'avait invité à piocher dans sa bibliothèque l'année précédente – « Choisis-en un. N'importe lequel. Je ne te donnerai pas de conseil » –, Oscar avait peu à peu retrouvé les joies de la lecture. Il pouvait dévorer trois ou quatre livres par mois quand Cedarbrook fonctionnait au ralenti, davantage encore quand il faisait les nuits. Certains soirs, quand tout le monde était couché et que les boutons d'appel du personnel avaient cessé de retentir, il passait de longues heures dans le salon vide à lire à la lueur d'une lampe, tournant les pages avec ses doigts tout secs qui sentaient le savon antibactérien. C'est dans ces moments-là qu'il était le plus heureux.

« D'accord, allons voir leur prétendu petit déjeuner, dit Paulsen. Je vais faire un effort. » Il tendit le bras, comme un gentleman invitant une dame à danser. Oscar récupéra sa canne au pied du lit et la lui mit dans la main. « Dois-je m'attendre à un tapis rouge ?

— Ils sonneront les trompettes pour vous.

— Bien, bien. »

Oscar le conduisit dans le couloir. Après quelques pas dans la pénombre, le vieil homme lui parla à l'oreille.

— Écoute, tu dois faire attention.

— À quoi ?

— Au fait de sympathiser avec des filles de Cambridge. Leurs papas n'apprécient pas qu'elles traînent trop longtemps avec des garçons dans ton genre. Ils considèrent que c'est du gaspillage de frais universitaires.

— Eh bien, je garderai la tête froide.

— Tu as intérêt. Du reste... » Une autre résidente, Mrs Brady, sortit dans le couloir et le Dr Paulsen se tut. Il

s'arrêta. Elle les dévisagea tous les deux, déconcertée. Ils se défîèrent en silence, pareils à deux vieux cow-boys qui se retrouvent face à face dans la grand-rue en plein Far West. Mrs Brady fit demi-tour, disparut dans sa chambre, et le Dr Paulsen se remit en marche. « Qu'est-ce que je disais ?

— Du reste.

— Bien. Oui. Les étudiants de Cambridge sont des gens très étranges, d'après ce que j'en sais. Ils sont tellement calés en sciences et en littérature qu'ils adoptent des mœurs curieuses dans les autres domaines. Comme la danse, ou la décoration d'intérieur. Il vaut mieux que tu te tiennes à l'écart de cette engeance. Reste avec le sel de la terre, les gens comme moi.

— Je veux bien, assura Oscar, sauf que vous êtes la personne la plus étrange que je connaisse. »

Ils parvinrent en haut des marches. Il prit la canne du vieil homme et le souleva pour l'installer dans le monte-escalier.

« Je dois avoir un exemplaire du Descartes quelque part. Il est à toi si tu arrives à le trouver.

— Merci.

— Mais ne va pas gribouiller des petits cœurs dans les marges. »

Oscar sourit. Il plaça la canne en travers des accoudoirs, comme un garde-corps sur un grand huit, et quand il fut assuré que Paulsen était bien assis, il pressa le bouton vert et le regarda descendre, lentement, bruyamment, jusqu'à l'étage inférieur.